

on, ne sont pas aptes à les acquérir et à en profiter, de vastes connaissances agricoles. Il suffira, à mon sens, de leur en donner juste assez, pour les porter, eux, et par eux, leurs parents, à mépriser quelque peu les allures de la vieille routine. Et, comme je l'ai dit plus haut, ce mépris, quelque léger qu'il soit, une fois acquis, il nous sera permis d'espérer quelque perfectionnement avantageux dans notre manière de cultiver. Arrivons maintenant aux objections faites, sur la même question, par le Révd. T. S. Martel.

Je me hâte de dire que je serai grâces à ce Révd. Monsieur de ce soupçon d'un petit piège de la part du gouvernement, pour réussir plus sûrement à chasser les instituteurs de l'enseignement; ce soupçon, tout fondé qu'il puisse être, comme le vénérable correspondant le croit lui-même, n'est exprimé, après tout, que pour l'acquit de sa conscience. Je n'ai donc rien à régler des embarras de sa conscience.

Mr. Martel ne se pose la question de l'enseignement agricole que par rapport aux Ecoles Normales; mais comme cette question ainsi posée, regarde tout aussi bien les écoles primaires, je répondrai à ses objections comme ayant trait également aux écoles primaires. D'ailleurs, c'est bien là aussi ce que le Révd. Monsieur a en vue, en développant les preuves de ce qu'il avance.

Mr. Martel dit 1o *Que ça ne paraît pas nécessaire; parce que, dit-il il existe déjà des institutions exclusivement fondées dans ce but.* Il est bien vrai que, si nos écoles d'agriculture suffisaient pour atteindre le but désiré, il ne serait pas nécessaire d'introduire l'enseignement agricole, ni dans les écoles normales, ni dans les écoles primaires. Mais, le fait est qu'elles n'y suffisent pas, et c'est ce que le vénérable correspondant a avoué lui-même, quelque part dans ses écrits sur l'instruction publique, si ma mémoire ne me trompe pas. Je n'examine pas présentement, pourquoi les écoles ne suffisent pas, mais j'ose croire qu'il ne viendra à l'esprit de personne d'accuser le gouvernement de négligence à leur égard. *Si on veut que des jeunes gens instruits deviennent agriculteurs, qu'on les envoie-là. Qu'on les envoie-là.* c'est bien prompt à dire, mais Mr. Martel sait bien que c'est là, la difficulté, de persuader à nos agriculteurs d'envoyer leurs enfants déjà instruits, comme il le suppose, dans nos deux seules écoles d'agriculture; la-dessus, il y a à vaincre, à leurs yeux, plus d'une difficulté, et à surmonter plus d'un obstacle. D'ailleurs, la routine, n'est-elle pas toujours le principal obstacle?

Je crois que le Révd. Mr. Martel se hâte trop d'affirmer positivement que l'introduction de l'enseignement agricole, dans les écoles normales et

primaires (la question telle que traitée par le vénérable correspondant, comprend les deux classes d'écoles) ne sera pas utile.

*D'abord, dit-il, parce qu'il y a très-peu de jeunes gens actuellement qui se livrent à l'enseignement, et qu'il y en aura encore moins à l'avenir.* Personne, à mon sens, n'est en droit d'affirmer aussi positivement quoi que ce soit sur l'avenir. L'art d'enseigner est une profession comme une autre, et la Providence, qui veille sur cet art, comme sur toutes les autres, mêmes les plus dignes de son attention, veillera à ce que les sujets, les plus aptes à l'exercer, ne lui fassent pas défaut, suivant les exigences des temps et des lieux. De plus, la question, suivant moi, n'est pas tant de savoir si, pour être de quelque utilité à la cause de l'agriculture, tous les élèves-maîtres des Ecoles-Normales doivent nécessairement se livrer à l'enseignement, mais bien si les connaissances agricoles pratiques qu'ils puiseront, dans ces écoles, ne pourraient pas se propager d'une manière assez satisfaisante, par leur exemples, ou même par tout autre moyen, ne fut-ce que par conversation privée ou par conseils. Le Révd. M. Martel, j'en suis bien sûr, ne pratique, ni n'enseigne *ex-professo* l'art agricole, et cependant de quelle utilité ne sont point, pour la paroisse, et ses exemples, et ses conseils, et jusqu'à la moindre de ses paroles sur ce sujet. N'en reviendrait-il pas d'immenses avantages, de ces conseils ou conversations, pour cette foule innombrable de malheureux routiniers qui s'obstinent ou à ne pas lire les journalistes qui traitent d'agriculture, ou à négliger de mettre sérieusement la main à l'œuvre pour améliorer leur système de culture.

Il faut bien remarquer que, ce que tous nos hommes dévoués veulent, c'est la propagation des saines notions de l'art agricole. Or, que le vénérable correspondant fasse, sur le présent, tous les calculs qu'il voudra, et même sur l'avenir, toutes les prédictions qu'il se permettra, il ne pourra s'empêcher d'avouer que, dans une foule de nos collèges mêmes classiques, dans tout ce grand nombre de nos écoles-modèles de garçons seuls, et dans un aussi grand nombre d'autres écoles supérieures de garçons (puisqu'il veut absolument exclure les filles) il y a moyen, sans porter préjudice à ce qui y est déjà établi, de donner une assez large part à l'enseignement agricole, pour opérer, par ce moyen, une vaste et satisfaisante réforme, par toutes espèces de moyens.

Cette remarque, faite et bien comprise, je me dispense, pour le présent, d'entrer dans plus de détails pour réfuter les autres raisons données par le vénérable correspondant, pour prouver que l'introduction de l'enseigne-

ment agricole, dans les écoles-normales, ne sera pas utile. Je lui dirai seulement qu'au moyen d'un système sagement élaboré, et sur le fonctionnement duquel quelque homme dévoué dans chaque paroisse aurait à voir, comme inspecteur, on pourrait éviter facilement à la multitude des inconvénients qu'il y voit. D'ailleurs, les améliorations, dans le système de culture, ne deviennent-elle pas, par le temps qui court, assez indispensables, pour ne pas s'exagérer les difficultés, rendre à l'agriculture les droits qu'on lui a enlevés, et lui donner dans l'enseignement la place qu'elle mérite ou qu'elle nécessite?

De plus, d'après cette remarque même, les institutrices aussi ne pourraient-elles pas être d'une grande utilité pour obtenir un vaste perfectionnement dans l'art agricole; le vénérable correspondant lui-même l'avoue, en tous termes, quelques lignes plus bas: *Cette connaissance dit-il, purement théorique de l'agriculture pourrait être acquise et transmise par les institutrices et ici, on ne manquerait pas son but.* Maintenant, pourquoi le manquerait-on, dès le moment qu'on voudrait joindre la pratique à la théorie? Pour les raisons qu'il a données, sans doute, et qu'il donne encore, dans le reste de sa correspondance. Mais, pour en finir, je dirai, en toute sûreté, que ces raisons se trouvent passablement, au moins atténuées, par tout ce que j'ai dit sur le sujet; aussi m'en tiendrai-je à ces raisons données par moi, sur ce sujet, pour le moment.

UN ABONNÉ.

Pour la Semaine Agricole.

Quelques détails et suggestions sur les moutons aujourd'hui en Canada.

LE MÉRINOS, (suite.)

Les premiers, achetés de l'Hon. P. Moore, de Moore Station, Province de Québec, avaient été primés à la dernière Exposition Provinciale, à Montréal.

Le bélier est un des plus beaux de l'Amérique, c'est un mérinos espagnol. Il est très gros, pesant deux cents livres et est irréprochable, tant pour la finesse que pour la quantité de la laine. Sa dernière toison pesait avec son suint quatorze livres, et bien lavée à plusieurs eaux, tant froides que chaudes, a laissé huit livres de laine. Les deux brebis conjointement de même race, ont donné onze livres et demie avec le suint et six livres de laine parfaitement nette. N'y ayant pas de manufactures auprès, et le cardeur ordinaire ayant refusé de préparer ma laine de mérinos, nous ne savions qu'en faire; chacun nous